

L'IMAGE DE LA FRANCE À TRAVERS LE ROMAN GREC
DES ANNÉES 1930

L'image d'un pays est une représentation individuelle ou collective; dans les deux cas, elle résulte d'éléments divers à la fois intellectuels et affectifs, objectifs et subjectifs. Si bien qu'il est très rare qu'un étranger puisse voir un pays comme les autochtones voulaient qu'on le vît. Par contre l'image qu'un auteur se compose d'un pays étranger, d'après son expérience personnelle, ses relations, ses lectures, etc. est intéressante à étudier, lorsque cet auteur est vraiment représentatif, lorsqu'il a exercé une influence réelle sur la littérature et sur l'opinion publique de son pays. Mais l'image d'un pays dans l'ensemble d'une période littéraire au long de son développement montre souvent des variations qui résultent à la fois de l'évolution du pays considéré et de celle du récepteur. Pour la décrire, il convient de recenser tous les éléments littéraires qui la constituent, en affectant chacun d'un coefficient d'importance. C'est le procédé que nous suivrons pour présenter l'image de la France dans la littérature romanesque grecque des années 30, une littérature et une période qui reste assez inconnue en France.

Par le terme génération des années 30¹ nous entendons les romanciers qui ont commencé à présenter leurs œuvres dans la période de l'entre-deux-guerres, cette génération qui a été le témoin passif des événements de la première guerre mondiale et qui les a surtout subis, presque sans réagir. C'est cette pléiade, d'écrivains, qui fit sa présence littéraire vers les années 1930, dont l'œuvre laissait paraître les signes d'une "nouvelle époque", les espoirs d'une création riche et prometteuse, les vœux que la prose grecque allait trouver une issue des influences étrangères, en particulier françaises et allemandes², un autre mode d'expression, une technique propre à elle. Au-

1. Voir à propos: André Karandonis, *Ecrivains de prose et écrits de prose de la génération des années 1930* (en grec), Papadimas, Athènes 1977. Mario Vitti, *La Génération de 30. Idéologie et forme* (en grec), Hermis, Athènes 1979.

Le terme "génération", très utilisé en histoire littéraire en Grèce pour désigner la périodisation, est cher à M. C. Dimaras, influencé par Thibaudet, car c'est relativement plus facile de périodiser par génération une littérature nationale.

2. La littérature néogrecque était, en grande partie, jusqu'en 1920, très attachée aux

jourd'hui, la distance temporelle nous permet de conclure que cette génération qui publia surtout entre 1928-1935 les meilleures de ses œuvres de prose, contribua à détacher la critique et la poésie de l'impasse littéraire, en leur inspirant une théorie pour l'art, une nouvelle mission, tandis que les auteurs de prose malgré leur pluralité créative et leur rassemblement autour de la revue *Les nouvelles lettres* 1935-40, n'arrivèrent pas à renouveler la mentalité littéraire bien que leur contribution à la vie littéraire ne soit pas si méprisable que certains critiques veulent la présenter.

Il faut aussi signaler que dans l'intervalle 1910-1930, sous la pression des événements (révolution de Goudi en 1909, guerres balkaniques 1912-13, gouvernement de Venizelos, première guerre mondiale, catastrophe de l'Asie Mineure) des situations bouleversantes pour la société grecque (formation des centres bourgeois, évolution des idées socialisantes, création du Parti Communiste Grec) et la présence dynamique de la classe ouvrière à côté d'une bourgeoisie passive et gravement blessée dans sa tentative de dominer sur la scène politique, le roman grec abandonna la description de la province et s'occupa des milieux citadins. Les œuvres de C. Christomanos, *La Poupée de cire* (1910), de C. Hatzopoulos, *Le Mas au bord de l'eau* (1915), de Ph. Kondoglou, *Pedro Cazas* (1918), de C. Théotokis, *Le Condamné* (1918), de G. Xenopoulos, *Honnêtes et malhonnêtes* (1921) et d'autres décrivent les mœurs bourgeoises d'une société encore trop attachée à la vie du village. Les principales caractéristiques de ces œuvres sont le manque d'une problématique sociale et l'approche superficielle de la réalité et la platitude littéraire du récit. Par contre, les romanciers de la génération suivante, de l'entre-deux-guerres, renouvelleront les moyens expressifs, élèveront le roman en art mais ne parviendront pas à se détacher, sauf quelques exceptions, des moyens réalistes et naturalistes des grands romanciers européens dont ils essaient d'appliquer leur méthode dans le milieu littéraire grec. Et cela parce qu'ils puisent leurs sujets des milieux bourgeois, en se contentant de décrire la réalité et non pas d'analyser ses causes, en projetant ses aspects pittoresques comme la génération précédente (Xenopoulos, Nirvanas, Kokkinos, Christomanos, Hatzopoulos, Voutiras) qui avait accentué l'aspect folklorique de la campagne. La génération des années 1930 a choisi des sujets anodins, comme si elle avait la tâche de créer des lecteurs paisibles et insoupçonnés

courants littéraires européens, en particulier français. Cependant, au début de ce siècle, trois romanciers avaient introduit le réalisme allemand; il s'agit de C. Christomanos, C. Hatzopoulos et C. Théotokis. A cela contribua la revue littéraire *L'Art*, Novembre 1898 - Octobre 1899, dont Hatzopoulos était le directeur.

de ce qui se passait autour d'eux, hors des cadres de la famille où en général la prose grecque de cette époque aimait placer l'évolution de ses œuvres, comme si sa mission avait pour but l'idéaliser la famille, cette cellule sociale, si chère à la bourgeoisie conservatrice³.

Elle se présente engagée, pour servir fidèlement tous ces mécanismes du pouvoir qui ayant créé un système social injuste, avaient tout intérêt de le présenter comme un modèle réussi, en éloignant ainsi tout danger de le troubler ou de le détruire. En un mot la littérature de cette génération joua, sans s'apercevoir, le rôle du "détergent" des taches du système sociopolitique. Au lieu de s'occuper des ghettos des quartiers ouvriers et des réfugiés, des locaux étouffants des usines, de l'injustice sociale, des combats des grévistes ou même de l'érotisme opprimé, de la faim sexuelle, des drogues et des bordels, des familles désunies, des voleurs, cette génération préféra développer l'image objective de la réalité des milieux de la capitale grecque, les poudreux couchers du soleil, les inquiétudes des adolescents, les recherches civilisées des intellectuels, les fluctuations de la vie familiale, les moutons égarés des grandes familles et la privation économique comme mode de vie du modèle bourgeois.

Il faut aussi signaler que les grands romanciers de cette époque, Théotocas, Myrivilis, Venezis, Politis, Kastanakis, etc. avaient mis leurs capacités intellectuelles et littéraires indiscutables au service du roman bourgeois et que le roman à thèses sociales, à peine entrepris par G. Zarkos, Katiphoris, Dascalakis, Bredimas et autres n'était qu'une simple tentative de recréer, de faire renaître le climat de leur époque.

Le chef de file de cette génération, Georges Théotocas, atteste cette vision dans l'introduction de son premier roman, *Argo*:

Il ne convient pas, je crois, qu'on utilise l'art pour défendre une position sociopolitique. Cela falsifie l'art et est contraire aux principes du fair play, du jeu honnête. Les discussions théoriques doivent être sèches, les arguments nus et purs, sans enduit artistique, parler et convaincre d'eux-mêmes. Donc l'art pour l'art? Non! L'art pour l'homme, l'homme hors de l'ordre des classes sociales, des partis, l'homme libre avec ce qu'il y a de plus profond et d'instable. Pour cette raison j'ai voulu conserver mon roman bien loin des disputes des idées et quand l'itinéraire d'Argo m'a ramené de-

3. Mario Vitti, *Histoire de la Littérature néogrecque* (en grec), p. 327, 331, Odysséas, Athènes 1978.

vant les sombres problèmes sociaux de notre époque, je n'ai pris le parti de personne; au contraire j'ai essayé d'examiner, sans prévention, leur résonance et les contre-coups provoqués à la conscience humaine⁴.

Cette abstinence consciente de G. Théotocas des graves problèmes sociaux de l'époque, Mario Vitti l'attribue à son attachement à l'idéologie "libérale" et laisse sous-entendre que la génération des romanciers des années 1930 voulait peut-être avoir la même position que les intellectuels français, R. Rolland et J. Romains en particulier⁵. La vérité est que l'impact de la littérature française sur la littérature grecque, freiné un peu avant les hostilités de la première guerre mondiale par l'influence allemande au moyen du roman symboliste et réaliste de Hatzopoulos et de Théotokis, avait repris après 1922. Bien sûr on ne peut ici mentionner ni expliquer les causes de ces influences, ni non plus s'attarder sur quels auteurs cette influence fut bénéfique, ni sa contribution à la littérature romanesque de cette période; mais on peut très bien examiner l'évolution de l'image de la France, telle qu'elle apparaît dans les romans les plus représentatifs de cette période.

L'image de la France dans la littérature néogrecque joue un rôle très important, car son évolution dans son histoire coïncide avec celle de la prise de conscience de la nation grecque elle-même. Ce n'est pas un hasard si la première allusion de la France dans la littérature néogrecque apparaît sous le terme Φραγκιά et ses dérivés φράγκικος, φράγκος, mots très vagues, désignant l'Occident catholique⁶. Cette première image restera immuable dans la littérature néogrecque pendant l'occupation franque et la création des divers états latins en Grèce⁷. Cette vision, surchargée de sens religieux, contribuera simultanément à la prise de conscience du terme έλλην, notion qui au début

4. Georges Theotocas, *Argo* (en grec), p. 311, coll: Littérature néogrecque 4, t. I, 9e éd., Estia, Athènes 1984.

5. Mario Vitti, *La génération de 30*, op. cit., p. 241.

6. Le terme φραγκιά provient de franc et désignait à l'époque du cycle des chansons de geste de Digénis Akritas, très vaguement le pays des Francs. Le mot φραγκιά avait un sens plus large et signifiait l'Europe, toute l'Europe occidentale catholique. Si la notion φραγκιά l'a emporté des autres termes désignant les grands peuples de l'époque, cela était dû à Charlemagne, roi des Francs, dont la renommée avait dépassé les frontières de son vaste état et était arrivée jusqu'aux confins de l'empire byzantin, à une époque où la conscience néogrecque commençait à s'éveiller.

7. Les principaux états latins en Grèce furent: le royaume des Lusignan à Chypre (1192-1489), le Duché d'Athènes (1205-1460), la Principauté d'Achaïe ou de Morée (1251-1432), l'Empire latin de Constantinople (1204-1261).

de l'empire byzantin était synonyme d'idôlatrie. A l'époque des croisés, devant le danger latin, sous la menace occidentale, ce mot désignait une particularité, prenait l'aspect d'une résistance.

Quand la culture française imposa son hégémonie en Europe par l'expansion des idées encyclopédistes et la Révolution Française, pour le peuple grec, la France, devint le principal modèle de sa renaissance intellectuelle d'abord et ensuite représenta la force libérale par excellence dans la conscience nationale, lui servant de phare culturel dans la conquête de son indépendance nationale. Cette vision de la France "mère des sciences, des armes et des lois" et de championne de la liberté des nations, allait être très vite jugée dangereuse sur le plan politique, éducatif et moral, en particulier après la création et l'organisation du nouvel état grec, développé à l'ombre et sous la protection du dogme de la Sainte-Alliance. On minimise le rôle révolutionnaire français, rôle que feront disparaître la dictature de Napoléon III et la défaite à Sedan. La France ne devait conserver que l'attrait mondain et littéraire, traits que Psicharis par son influence continuera à cultiver malgré la prédominance du démotisme qui exigeait un éloignement de l'imitation pure et simple des œuvres françaises.

Cette vision de la France, venait d'être troublée par la première guerre mondiale, avec la division de la nation grecque en deux camps: royalistes et venizelistes, et par la catastrophe de l'Asie Mineure, où les puissances étrangères, la France y comprise, avaient leur part de contribution. Aussi la première mention de la France, dans les romans de l'entre-deux-guerres grecque, nous la trouvons dans deux romans antimilitaristes, parus en 1924, une fois la paix revenue après une décennie d'hostilités; c'est *De Profundis* de Stratis Myrivilis, considéré comme le premier chef-d'œuvre de cette génération littéraire et *Le Bouc rouge* de Costas Paroritis.

Dans le premier roman, publié en 1924⁸, nous avons sous la forme épistolaire la description réaliste de l'horreur de la guerre et de la vie dans les tranchées, pendant la Ière guerre mondiale, par le héros central de l'œuvre, le caporal Antoine Kostoulas. Dans le second roman, paru dans la même année⁹, nous assistons à l'histoire d'un café-bar, le Bouc rouge, que fréquen-

8. Myrivilis avait commencé la publication de ce roman à la revue de Mytilène *La Cloche* (Avril 1923 - Janvier 1924). Voir à propos: - Georges Valetas, "Myrivilis de Mytilène", in *Nea Estia* (en grec), No 1033, t. LXXXVIII, Athènes 1970; - Georges Fréris, *La Ière guerre mondiale et la crise de la conscience nationale en Grèce et en France à travers le roman*, p. 306-307, thèse photocopiée, Tours 1985.

9. Ce roman portait la dédicace suivante: *A ceux qui croient à une rédemption*.

tent Lipsanos, un ouvrier syphilitique et Marinos, un étudiant, qui deviendra l'associé d'un bordel de luxe avec un haut fonctionnaire du ministère de l'éducation nationale.

Dans les deux romans, l'action se situe pendant la période critique de la première guerre mondiale, époque où la Grèce en tant qu'état souverain venait d'être officiellement divisée en deux, ayant deux gouvernements, celui de l'Etat grec du Nord, soutenu par l'Alliance et ayant déclaré la guerre contre l'Empire allemand et ses alliés, et celui du Royaume de Grèce qui continuait à rester neutre et favoriser par sa neutralité les empires centraux. La France, pays allié et sympathisé par l'opinion grecque, était le grand protagoniste de ces événements car ses intérêts étaient en jeu. Et sa présence est très variée dans ces deux premières œuvres romanesques de l'entre-deux-guerres.

D'abord elle est évoquée comme un idéal révolutionnaire dans l'œuvre de Myrivilis; c'est elle, par son souvenir, qui l'aide à prendre conscience dans son île, qu'il doit s'allier à la révolution, consentir à l'abolition de la royauté. Kostoulas se révolte contre le statu quo, contre les principes de la tradition pour un idéal plus haut placé que le respect au passé: la liberté des territoires occupés. Bien sûr, il n'avoue rien de ces pensées mais les sous-entend, car il sait qu'il se battra aux côtés de l'armée française, une armée qui avait, depuis la Révolution Française, la renommée, de ne se battre que pour la liberté des droits des peuples.

Aussi, dès son premier contact avec cet "idéal", l'armée française, Kostoulas deviendra pessimiste; il prendra conscience de la réalité. L'armée française est pareille aux autres armées du monde et même pire, car elle est secourue par des soldats de ses colonies, venus

du bout du monde, pour tuer et se faire tuer pour la liberté des nations¹⁰.

Le portrait qu'il fait des Français n'est guère appréciable; il les appelle Φρατσέζοι et non pas Γάλλοι, appellation qui marque une nuance péjorative:

C'est une race querelleuse, intelligente et avare. Ils crient, ils bouleversent le monde entier pour un intérêt de cinq sous. Mais ils parlent une langue très travaillée qui est pleine d'esprit, de sous-entendus, mordante et ironique; ainsi même le plus imbécile d'entre eux parle intelligemment. Eux, ils se sont très bien arrangés avec les Juifs¹¹.

10. Stratis Myrivilis, *De Profundis* (en grec), p. 35, Estia, Athènes 1956.

11. *Ibid.*, p. 36.

Pour Myrivilis les Français ne sont plus ces gens raffinés, les modèles à imiter, mais des hommes communs avec des défauts. Il n'admire chez eux que leur code expressif, la langue, et par là, leur littérature. La remarque de l'auteur grec n'est que l'écho de l'influence de J. Psicharis, exercée sur toute la génération littéraire précédente, que les Français aimaient le bon goût et avaient su défendre et illustrer le français et même le substituer au latin¹². Cette vision présentée par le maître du démotisme comme modèle à imiter sera pratiquée par Myrivilis lui-même, qui se souciera à tout prix d'élaborer les lois de la démotique par l'utilisation artistique.

À part cette qualité, Myrivilis n'admire rien d'autre chez les Français, sinon qu'ils sont à ses yeux, les représentants de l'Europe, de l'Occident développé, qui imposent aux Grecs et aux autres nations balkaniques la servitude de la guerre des tranchées, sans prendre en considération les intérêts de ces nations. Ce sont les Français qui équipent techniquement l'armée grecque, qui lui enseigne l'art de la guerre¹³. Mais c'est la France aussi qui diffuse la confusion aux consciences des soldats grecs, arrivés à Monastir. Les Grecs avaient consenti à participer à cette guerre pour secourir les Serbes, trahis par le roi grec; or, ils constatent que la population grecque de cette ville est opprimée par les Serbes et les officiers français s'opposent à toute action qui permettrait à l'armée grecque d'encourager l'éveil d'une dispute nationaliste. L'hymne national grec, à peine fredonné par des enfants grecs, à voix basse, est aussitôt interrompu par la police militaire française¹⁴. Par contre, le service de propagande de l'armée française photographie et filme les corps des enfants grecs, morts asphyxiés par les bombes à gaz bulgares, pour mieux diffuser les cruautés des adversaires. En un mot, on ne permet pas aux gens d'exprimer leurs sentiments mais on exploite bien à notre profit leur mort injuste.

Le caporal Kostoulas se sent asservi. Gêné de la supériorité française, se sentant mal à l'aise d'être cerné de Français, il accuse ces derniers comme auteurs de beaucoup de victimes¹⁵. Il leur reproche de ne pas comprendre les Grecs et d'avoir envers eux un comportement colonialiste. *Pelle, pioche, pelle, pioche*, sont les instruments de travail distribués chaque soir aux soldats grecs par un caporal français, outils qui désignent leur corvée et leur emploi

12. Les idées de la Pléiade, sur la langue et l'évolution de la littérature, avaient été retenues par Psicharis, exigeant des écrivains grecs les mêmes efforts que les auteurs français du XVI^e s.

13. Stratis Myrivilis, *op. cit.*, p. 75 et 84.

14. *Ibid.*, p. 77.

15. *Ibid.*, p. 93.

de temps dans les tranchées¹⁶. Kostoulas est un amoureux de son pays et pour cette raison il dénonce, chaque fois que l'occasion se présente, le caractère international de la guerre, considérant déshonorable qu'un pays soit aidé par un autre dans une affaire "nationale". Incapable de se protéger, l'homme vaillant a-t-il besoin des autres? N'est-ce pas un signe de faiblesse et un aveu silencieux et très discret de les accueillir comme arbitres dans une affaire familiale¹⁷?

Les conditions de guerre, au lieu d'élever l'individu, l'abaissent, le rendent pareil à une bête aux instincts primitifs, cruels. Le respect envers l'homme est totalement absent. Kostoulas se demande si c'est pour cette raison qu'il a participé à la révolution républicaine, si c'est pour voir et contribuer à la bestialité de l'individu qu'il s'est engagé? Il se sent prisonnier du matériel guerrier sophistiqué français qu'il ne peut affronter ainsi que de la situation guerrière très confuse qu'il ne peut transformer et crie:

Je m'embrouille et je me débats comme un poisson pêché, sans issue¹⁸.

Cette inimitié envers la France sera accentuée par le caractère bourgeois, voire indifférent de ses supérieurs grecs, qui trouvent l'occasion, en tant qu'alliés, à vivre leur idéal mondain. C'est le comportement du général Bala-faras, lequel mène une vie onirique, rêvant des exploits, croyant encore à l'héroïsme et au passé mythique des valeurs militaires, qui parle français dans les salons et a une mentalité de petit bourgeois, organisant même des réceptions au front¹⁹.

L'image de la France, libératrice des nations, respectant les droits de l'homme, est un mensonge, une création des intérêts obscurs pour le jeune caporal de Lesbos, d'une île à peine libérée du joug turc. A présent, vivant à côté des Français, ayant lui-même sa propre expérience de cette nation dans une situation très critique, il nous dit:

Tout est fini à présent, Je n'ai plus de foi. Je me suis révolté contre l'Etat pour honorer le pacte avec les Serbes. Maintenant j'aide les Serbes à slaviser les Grecs à Monastir. Je suis venu me faire tuer à côté des Français pour les idéaux de la Démocratie. Je les

16. *Ibid.*, p. 93.

17. *Ibid.*, 84-85.

18. *Ibid.*, p. 167.

19. *Ibid.*, p. 158-159.

ai trouvés en train de frapper leurs soldats noirs et je les ai entendus dans les tranchées nous accueillir au cri de: "Chiens grecs!"²⁰.

Aussi quel soulagement ne sent-il quand, égaré, le soir, rencontre un soldat français indochinois. Kostoulas ne sait que quelques mots de français, tout comme le soldat indochinois. Mais quelle ambiance, quelle fraternité. Le statut colonial les unit; le fait de servir une cause étrangère les rend humains, les pousse à se saluer par des termes sincères²¹. Il n'en est pas de même avec les Français à qui il ne pardonne pas de reconnaître leurs sacrifices et de croire qu'ils se sont engagés dans l'armée, à cause de leur zèle pour le parti et non pas pour la nation. Le surnom de l'armée grecque, appelée par les alliés "l'armée venizeliste" vexa le jeune patriote qui voit dans cette étiquette une négation de ses services bénévoles à la nation grecque par les puissances étrangères et en particulier par la France.

Il faut signaler que Myrivilis emploie dans son roman des phrases françaises mais écrites avec l'alphabet grec; ces phrases ont pour but d'accentuer soit la réalité, soit la vraisemblance, soit l'ironie. L'emploi des mots français avec des caractères latins ne vise que la parodie des usages de la vie quotidienne, étrangers aux mœurs grecques.

Myrivilis, engagé volontaire dans l'armée pendant dix ans, s'est transformé pendant ce long apprentissage auprès de la mort. Ayant très bien compris qu'aucune puissance ne s'intéresse vraiment pour les intérêts d'une autre nation, convaincu que la Grèce avait été trahie, persuadé que les puissances étrangères ont toutes le même comportement et ayant une expérience de sa collaboration avec les Français, il a donné dans son roman, *De Profundis*, une image tout à fait différente de celle que la littérature grecque avait formé dans la conscience de la nation hellène. Cette image de la France ne vise pas la nation française elle-même mais la France en tant que puissance territoriale, colonisatrice, étrangère. Et ceci nous le constatons, dans son deuxième roman, *L'Institutrice aux yeux d'or*, où la France est caractérisée comme le pays bourgeois et mondain par excellence. Le médecin de Megalohori, toujours très bien habillé, récemment arrivé de Paris dépassait en élégance le douanier, M. Philippas, qui suivait la mode d'Athènes, car selon l'aveu du jeune docteur,

Athènes? C'est sûr une province française. Et même une des plus arriérées...²²

20. *Ibid.*, p. 172.

21. *Ibid.*, p. 198-204.

22. Le second roman de Stratis Myrivilis parût en 1933. Stratis Myrivilis, *L'Institutrice aux yeux d'or* (en grec), p. 138, Estia, Athènes 1956.

La France n'inspire rien d'autre, sinon la mode. Cette vision, si chère à la bourgeoisie grecque, Myrivilis la déteste; car pour l'auteur insulaire, le luxe et ses conséquences n'apportaient aucune solution aux très nombreux problèmes de la vie grecque de l'époque. Au contraire, elle abaissait l'individu, contribuait à l'essor de l'inégalité et éloignait le peuple grec à prendre conscience de son identité nationale, après une décennie de péripéties et d'aventures.

Cette conception la partage également C. Paroritis, qui dans son roman *Le Bouc rouge* nous décrit les scènes de l'hiver 1916-17²³, après la capitulation du fort Roupel, de Kavala et de la IV^e armée grecque aux Allemands, quand les alliés exigeaient du roi grec le désarmement de l'armée grecque, son retrait dans le Péloponèse et le libre accès des alliés sur le territoire grec. Devant le refus royal, les alliés ont imposé un blocus maritime et débarquèrent en Attique, au Pirée, où ils ont rencontré une grande résistance aux conséquences néfastes pour les deux côtés.

La France, dans ce roman, n'est nullement nommée, ni ses habitants mais on parle des Alliés et de l'Europe. Elle est sous-entendue, comme le principal pays qui provoque la confusion dans les consciences grecques et elle apparaît comme une puissance qui veut imposer sa volonté par la force des armes; c'est l'inverse de l'image pays-idéal respectant les droits nationaux. Et notre auteur, par les personnages qu'il mêle dans l'aventure romanesque, trouve l'occasion de démontrer à son public que les deux protagonistes du conflit, la France et l'Allemagne, secourus par leurs alliés, représentés en Grèce par les Venizelistes et les Royalistes, n'étaient que les deux faces de la même monnaie, de la bourgeoisie. Paroritis insiste sur le fait que cette guerre est l'affaire politique d'une seule classe sociale; c'est pourquoi il dénonce avec fureur le jeu de la guerre et de la paix. Ses héros sont des socialistes qui n'ont confiance ni aux intentions pacifistes du roi, ni aux projets nationalistes des venizelistes, ils combattent entre les deux camps, entre les pièges

23. Le gouvernement royal d'Athènes avait refusé la note de l'Entente, remise par l'amiral Fournier et arma des volontaires, en vue d'une intervention militaire des alliés. Ces derniers avaient imposé un blocus maritime tandis que des patrouilles de l'armée française firent leur apparition dans Athènes. L'ultimatum des exigences alliées expirait la nuit du 17 novembre. Le lendemain, un petit corps, composé de 1.200 français et de 1.800 anglo-italiens, débarqua pour imposer la volonté de l'Entente et marcha contre le palais, convaincu qu'il ne rencontrait aucune résistance. Mais le roi, avec 10.000 hommes riposta et la bataille, en une matinée, causa des pertes importantes: 6 officiers et 68 soldats morts, 165 blessés et 80 prisonniers pour les alliés; 4 officiers et 26 soldats morts, 62 blessés et 60 prisonniers pour les forces royales.

tendus par le libéralisme républicain français et la grandeur monarchiste de l'empire Allemand, pour le triomphe de la cause socialiste.

L'apparition du roman, deux ans après la fin des hostilités de la première guerre mondiale et l'année même où la Grèce, pour la première fois depuis son indépendance obtient une constitution démocratique et que le Parti Socialiste change de nom et devient Communiste, membre de la IIème Internationale, montre bien que le but de Paroritis était, mis à part ses préoccupations socialistes, à démontrer que les modèles européens libéraux français ou socialisants allemands n'étaient que des centres bourgeois et qu'un nouveau pays devait être le phare de l'ère moderne: l'U.R.S.S. La révolution bolchéviste, vrai mythe de notre siècle, venait d'enlever de la France son prestige de pays d'avant-garde des idées politiques révolutionnaires. Paroritis avec *Le Bouc rouge* nous démontre clairement que l'ère nationaliste vient de s'éteindre et celle des luttes des classes sociales lui succède. C'est le sens d'une phrase de l'ouvrier Lipsanos à l'étudiant Marinos, victime des idéaux et ambitions bourgeois:

D'ailleurs absolument différente est ta patrie de celle du riche.
Sois raisonnable, essaie de le comprendre tout seul. Tu ne peux,
toi et un riche, avoir la même patrie²⁴.

La France, berceau de l'idéalisme libéral, ne devait plus hanter que les esprits humanistes, ceux qui ne croyaient pas à la lutte des classes, ceux qui se méfiaient du bonheur promis par les nouveaux maîtres du Kremlin et leurs apôtres à travers le monde. C'était le cas de Georges Théotocas qui fut le chef de file de cette génération. Avec *Argo*²⁵, son premier roman, il a entrepris à nous présenter la chronique d'une époque, la description d'une génération, celle de l'entre-deux-guerres et de son monde. A travers le récit d'une famille nous voyons la société grecque essayant de trouver une issue après le choc ressenti de la défaite, recherchant une solution à ses problèmes d'instabilité politique et sociale. Et l'image de la France est très vivement présente, parallèlement à celle de l'Allemagne, car les membres de la famille bourgeoise en question, les Notaras, ne font leurs études de droit qu'en Allemagne, considérant la France comme le pays de l'esprit, des arts et de la jouissance.

Cette conception les pousse à confondre Paris avec la France; pour eux, la France c'est Paris, Paris mythique, Paris rêvé, Paris aimé, Paris nostalgique. C'est là que trouvera refuge Nicéphore Notaras une fois l'Allemagne quittée,

24. Costas Paroritis, *Le Bouc rouge* (en grec), p. 19, Kimena, Athènes 1978.

25. Ce roman parût en 1936.

ne pouvant pas supporter l'oppression de l'ordre, l'oppression de la liberté individuelle.

Alors, il (Nicéphore) boucla les livres scientifiques, abandonna l'Allemagne, les universités, la carrière, les traditions familiales et tout le reste, sauta sur un train, et conduit par l'intuition, s'en alla directement au Quartier Latin²⁶.

A Paris, Nicéphore Notaras mène la vie paisible et désordonnée de son époque, visitant les ateliers de Montparnasse, se rendant au Luxembourg, à la Sorbonne, au B^d Saint-Michel, jouissant de la liberté et des femmes, du vin et des livres, partageant les inquiétudes de l'entre-deux-guerres, discutant sur Marcel Proust, André Gide, Picasso et les courants idéologiques de l'époque, voyageant et visitant la campagne française, composant même une tragédie en cinq actes, *La Purification*, pièce qui l'imposa dans le monde littéraire grec.

La France devient le symbole de la liberté intellectuelle, la source d'inspiration des arts et des idées, le pays facilitant le développement des créations artistiques et littéraires, la contrée refuge des âmes opprimées, des esprits inquiétants. Cette hégémonie spirituelle de la France n'est de personne contestée; au contraire, elle est enviée et présentée comme modèle. C'est le cas de M. Sfacostathis, l'ambassadeur en retraite, qui ayant fait un séjour à Paris, il se souvient lui-aussi sans cesse de la vie intellectuelle très agitée de la capitale française²⁷ et nous transmet ses souvenirs sur Moréas, Verlaine, Psicharis et Anatole France.

L'image de la France prend tous les traits de la consolation idéale; la France apaise les âmes torturées, mène à la tranquillité les consciences troublées, reconforte les esprits, découvre les talents, devient point de critère de tout art. Nicéphore Notaras trouve le repos en se souvenant d'un poème de G. de Nerval, appris au lycée; son père, Théophile Notaras, professeur de droit à l'université, visite Vichy pour se reposer; tante Lucie retrace les événements de sa vie d'après ses lectures des romans français; la bibliothèque du jeune poète, Alexis Notaras, est remplie d'auteurs français et des classiques grecs de la collection "Guillaume Budé"; M. Sfacostathis mêle sans cesse des mots et des expressions françaises chaque fois qu'il parle; M. Sakelaridis, le ministre de la Marine, s'exclame en français lors du Conseil des ministres à propos d'un éventuel coup d'état; Lambros Christidis emploie des phrases françaises

26. Georges Theotocas, *Argo*, op. cit., t. I., p. 36.

27. *Ibid.*, p. 109.

dans ses notes littéraires²⁸.

C'est dans cette France et dans ce Paris, vrai paradis intellectuel, que trouvera le bonheur Nicéphore Notaras, une fois délivré des charmes d'Olga, sa maîtresse. L'air d'une chanson suffira de lui faire naître le souvenir de la vie parisienne :

une image très banale, une atmosphère unique et inimitable, un charme incomparable de l'air, des couleurs de lumière, du murmure de la vie, Paris chargé de tous les rêves, les souhaits, les fantaisies de la première jeunesse, plein de sa première ardeur²⁹.

Nicéphore, une fois replongé dans la vie insouciant de Paris, prendra conscience de la réalité de sa vie : il abandonne la littérature convaincu d'appartenir aux auteurs échoués ; Paris lui révèle la vérité ; un soir, il brûle tous ses manuscrits et décide de vivre sans plan, selon les circonstances, de goûter l'existence profonde de tous les plaisirs que

Paris, reine du monde,

lui offre³⁰.

L'image de Paris calmant les passions, nous la trouvons aussi dans les romans de Stelios Xefloudas, *Les Cahiers de Pavlos Photinos* et *Symphonie intérieure*, qui sont les plus représentatifs du monologue intérieur³¹. Ce sont deux monologues où les héros nous livrent leur moi dans un espace intemporel mais bien défini du point de vue cadre géographique. C'est Paris, la ville de l'âge étudiant, la ville de la réflexion poétique où la pensée de Valéry et de son héros M. Test dominant, la cité de la liberté enviée et si vantée par A. Gide, la capitale des arts, la ville pittoresque aux multiples visages comme ce "moi" qu'on promène chaque jour, qu'on recherche et qu'on veut moduler, connaître, saisir, comprendre. Le héros de ces deux romans change de comportement, d'idées, de sentiments avec les lieux fréquentés ; la pensée dépend du paysage et la vision des sites est influencée de l'état d'âme du "moi". Cette dépendance aboutit à la confusion du moi avec l'espace, à tel point qu'on peut se demander si le héros est le moi romanesque ou le site décrit, le milieu où se place l'individu sans identité. Car le décor en a une, c'est Paris

28. *Ibid.*, p. 120, 125, 128, 270 et 304.

29. *Ibid.*, t. II, p. 83.

30. *Ibid.*, p. 135.

31. Stelios Xefloudas a introduit le monologue intérieur en Grèce, avec les romans *Les Cahiers de Pavlos Photinos* (1930) et *Symphonie intérieure* (1932).

avec la Cité, l'île de Saint-Louis, la Seine, le Quartier Latin, la tour Eiffel, la Sorbonne, etc. Si lui, le héros, sans nom et traits physiques, se découvre au lecteur sous plusieurs visages, Paris à son tour, aidé par les sentiments du héros, se présente comme une fresque impressionniste, éternelle sous la multiplicité de ses nuances, la pluralité des vues et des sentiments provoqués. C'est le sens des réflexions comme :

Les petites lumières azurées du vieil Hôpital, de l'Hôtel-Dieu, sont les seuls moments joyeux de cette nuit, qui pour moi devient plus tragique³².

ou encore :

Sur Paris, chaque nuit flâneront sans but toutes les histoires probables de la vie, de chaque folie, toutes les inquiétudes sans que rien ne s'arrête quelque part d'une manière stable³³.

C'est dans le même sens que vit Don Basilio dans *Les Mystères de la grécité*. Il s'agit d'un émigré grec, qu'une malchance amoureuse obligea de quitter son pays, de s'engager dans l'armée française et après la guerre, d'ouvrir un petit restaurant à Bellebue, dans la banlieue parisienne. Non content de sa situation, Don Basilio, pseudonyme d'Alkyoneus Syméonidis, à une haine envers cette vie normale de petit bourgeois qu'il mène et un soir, après la découverte du soi-disant meurtrier d'une grande vedette du cinéma, trouvée étranglée chez lui, dans sa pension, Don Basilio décide à mettre fin à son existence routinière; il se livre à la police, avoue être le véritable coupable du crime et se justifie.

qu'il voulait jouer avec la police d'un grand état³⁴.

Mais le vrai motif de son crime est sa prise de conscience d'appartenir à la nation grecque dont les habitants voyagent à travers le monde, comme s'ils avaient une malédiction.

Ainsi, dit-il, moi aussi, j'avais une vraie haine pour tout ce qui se dressait contre moi, telle qu'une montagne. Je ne voulais pas la

32. Stelios Xefloudas, *Les Cahiers de Pavlos Photinos* (en grec), p. 36, Thessalonique 1930.

33. Stelios Xefloudas, *Symphonie intérieure* (en grec), p. 103, Thessalonique 1932.

34. Thrassos Kastanakis, *Les Mystères de la grécité* (en grec), p. 306, Kylos, Athènes 1933.

connaître. Parce qu'en moi bouillait un homme insatisfait désirant de l'air, de l'air ! Et cet homme était bien des fois, mille fois, plusieurs fois, plus fort que moi et me dirigeait³⁵.

Don Basilio prend conscience, à l'étranger, tout comme son créateur, Kastanakis, de la réalité de la grécité. La France, c'est-à-dire la société française l'aide à comprendre qu'un des mystères de la race grecque est le refus de la médiocrité, car selon l'expression de Don Basilio, le grec veut avoir

du caviar noir ou la faim. Pas du pain aux dépens des autres³⁶.

Pour cette raison Don Basilio accepte le pseudonyme et refuse de porter son vrai nom ; le surnom français convient à sa médiocrité, son nom grec n'exprime pas sa réalité. Quelle est la réalité grecque ? Le noir ou le blanc ; jamais le gris. Le grec est un être plein de passions bonnes ou mauvaises, dignes ou indignes, nobles ou basses ; le grec crée ou détruit. La situation intermédiaire il ne la supporte pas. Cette caractérisation personne ne la connaît sinon un grec, Mazepis, son alter ego.

Par contre dans un autre roman, celui de *La Grande chimère* de Karagatsis, un autre sujet est traité : du grec qui n'arrive pas à s'accomplir auprès d'un étranger. Il s'agit de Jean Raïzis, un capitaine de vaisseau, qui un jour, à Rouen, rencontre et emporte avec lui, Marina Beret, une jeune fille française, très belle, ayant fait des études classiques très sérieuses, amoureuse de la Grèce antique et de la vie. Le couple vit à Syra dans une harmonie parfaite jusqu'au moment où la faiblesse de l'étrangère et la passion de Minas, le frère de Jean, commettent l'irréparable ; la catastrophe ne tarde à venir.

Mais à travers ce roman, où la vie se présente comme une chimère, Karagatsis trouve l'occasion de montrer à ses lecteurs l'image de la Grèce faite par les étrangers et en particulier par les plus cultivés, les Français. La Grèce est admirée pour son passé et on s'imagine que l'état moderne continua à vivre la même ambiance. C'est le cas de la héroïne du roman, docteur ès lettres en lettres classiques, fascinée par le personnage de Médée. Marina croit parler le grec parce qu'elle a fait des études classiques, si bien qu'elle s'adresse en grec ancien à Jean, le capitaine du bateau ; elle est persuadée que la Grèce actuelle est une invention de la modernité. Une fois installée en Grèce elle prend conscience que c'est un pays ayant une entité continue, que la Grèce

35. *Ibid.*, p. 306.

36. *Ibid.*, p. 307.

est quelque chose que les Occidentaux ne soupçonnent pas, que la Grèce ne s'est pas éteinte dans les ténèbres du Moyen Âge. Qu'elle a survécu, qu'elle a continué à exister. Qu'elle existe toujours, en conservant son indépendance culturelle³⁷.

L'image de la France à présent est celle d'un pays dont la culture est issue de l'esprit grec; c'est le pays chéri de la mère Grèce, représentée dans ce roman par la mère Reïzena, gardienne des traditions et de la morale grecque. C'est le personnage qui suit, voit, analyse et juge le jeu de ses deux garçons, de Jean et de Minas avec Marina. Elle sait inspirer le respect, l'ordre, la sérénité et même accorder le pardon, Son jugement est indiscutable. Elle rappelle à l'ordre les membres de la famille chaque fois que la nouveauté, la modernité essaie de changer, de transformer, de nuire les règles éternelles de la tradition de la pensée, de l'esprit grec. Mère Reïzena est la gardienne vigilante non seulement du foyer mais aussi de la raison; car tout dérèglement de celle-ci, toute soumission à la passion déchaîne des souffrances, des chimères, la mort.

Ce n'est plus la France qui devient le modèle à imiter mais la Grèce. De cet affrontement, de ce parallélisme entre les deux pays, la Grèce surgit victorieuse avec ses traditions, ses mœurs, son esprit, sa littérature, ses passions. Marina et Minas sont punis parce qu'ils ont eu une faiblesse pour l'esprit moderne; Jean à son tour sera chatié parce qu'il a trompé sa femme; enfin tous les trois auront la vie gachée par qu'ils avaient fait trop confiance à leur raison et n'avaient pas suffisamment fait attention à leur nature humaine.

Ce procédé, la prise de conscience d'un problème grec au moyen d'une comparaison avec un pays étranger, et plus particulièrement avec la France, nous le rencontrons aussi dans *Léonis*, le roman de G. Théotocas, paru la veille de la II^{ème} guerre mondiale. Léonis, le héros homonyme, vit et passe son adolescence à Constantinople, dans la cité mythique de l'hellénisme, où il prend conscience de sa grécité. Il grandit à l'ombre des grands courants européens —anglais, français, italien, grec et turc— et forme son esprit sous le patronage de deux civilisations: occidentale et orientale. Elevé par ses grands parents, qui conservent les idées et idéaux de la bourgeoisie grecque, Léonis fréquente l'école française, apprend la littérature française, moderne et ancienne³⁸, jugée indispensable pour les humanités d'un homme contemporain.

37. M. Karagatsis, *La Grande chimère* (en grec), p. 63, Estia, Athènes 1980.

38. Georges Theotocas, *Léonis* (en grec), p. 105-107, Estia, Athènes, s.d.

La France apparaît dans ce roman comme un pays qui a retrouvé son prestige militaire mais qui n'a pas du tout perdu sa renommée littéraire. Le thème de la langue française revient mais cette fois-ci sous un autre aspect. Un jour, en rencontrant son professeur de français, M. Galibour, Léonis a une conversation avec lui à propos de la littérature. M. Galibour conseille Léonis d'écrire pour cultiver son talent et même d'écrire en français, non pas pour renoncer sa patrie ni l'esprit grec mais simplement pour s'exprimer

dans une langue internationale comme une foule d'érudits de toutes les nations avaient composé en grec dans l'Antiquité et en latin au Moyen Âge³⁹.

Léonis répond aux arguments logiques de son professeur par une négation, suivie de justifications sentimentales.

Vous avez peut-être raison mais il me semble que je n'arriverai jamais à suivre votre conseil. (...) Vous ne pouvez imaginer ce que c'est cette grande allégresse qui me surprend quand j'essaie d'écrire deux vers; je sens toucher une langue toute fraîche, toute neuve, non formée, je sens la créer selon mon gré, contribuer à un très important événement, à une œuvre destinée à vivre pendant des siècles, peut-être des millénaires, à former une nouvelle langue et que cette langue, si neuve est aussi grecque que celle d'Homère⁴⁰.

Léonis ne repousse pas seulement les tentations de l'universalité de la langue et pensée française mais simultanément exprime sa prise de conscience sur le canal communicatif de la Grèce moderne, sur la démotique. Il reconnaît la supériorité de la littérature française mais en même temps il se lance dans l'aventure de créer une autre littérature, issue d'une civilisation éteinte mais pas morte; Léonis avoue les inconvénients de la démotique mais comme Solomos décide de travailler pour faire éclore cette langue. Léonis, qui quand il fait cet aveu est follement amoureux, prend conscience de sa grécité en comparant son devenir culturel avec celui d'une autre nation, de la nation française. Et cette constatation est faite à Constantinople, un des centres les plus cosmopolites du monde, comme jadis ses ancêtres, les Byzantins, qui a vaient pris conscience de leur hellénisme sous la pression des croisés.

Jadis il y avait le danger de l'anéantissement de l'empire byzantin; à

39. *Ibid.*, p. 156.

40. *Ibid.*, p. 157.

présent, Léonis prévoit la menace de la catastrophe de l'Asie Mineure, due au manque de confiance à soi, aux capacités de l'hellénisme. Léonis réagit et décide de lutter, de combattre pour cet idéal : faire renaître l'hellénisme. Projet trop ambitieux, envisagé pour une longue durée, exigeant une qualité, projet-rêve que seul un amoureux est capable de créer et d'y croire. Léonis, alias Théotocas, désire purifier l'esprit de la Grèce contemporaine, de la rendre vraie héritière du patrimoine ancien, de vivre les inquiétudes de son époque, d'être présent aux événements de son siècle, de se débarrasser de son passé et d'affronter avec espoir l'actualité. Voilà en quoi se résume son énergie. Pour le jeune homme, écrire dans une autre langue c'est rejeter la sienne, c'est nier son caractère, c'est abandonner sa tradition, c'est devenir réfugié intellectuel⁴¹.

Par cet aspect, Théotocas rejoint les principes de Psicharis, pour qui l'attachement aux valeurs nationales ne se confondait pas avec la "mimesis" de l'antiquité, ni avec celle de Byzance mais par la "praxis" du présent. Comme Psicharis, Théotocas reste fidèle à la question de la langue démotique qu'il défendra avec courage et qu'il utilisera avec art. Les ancêtres, il les considère comme son patrimoine, un patrimoine personnel et national d'où il puise des idées et des exemples sans jamais les imiter. Le patrimoine national devient pour lui une source inépuisable pour l'avenir qu'il envisage avec espoir. Quant à la France, elle sera sa seconde patrie intellectuelle, celle qui l'aidera et le reconfortera dans ses projets.

En conclusion générale, on constate que l'image de la France à travers le roman grec de l'entre-deux-guerres, n'a absolument pas varié. La France continue à rester toujours ce pays où aspirent faire leurs humanités les jeunes grecs, en particulier ceux qui sont issus de la bourgeoisie, laquelle se plaît

41. Le lecteur trouve bien des mots, expressions ou même des extraits littéraires français, dans les œuvres romanesques grecques de l'époque, écrits avec des caractères latins ou grecs. La culture française domine dans la pensée grecque; mais dans tous les romans, la France n'est qu'un repère; elles sert de comparaison; ce qu'on cherche c'est la grécité. C'est le cas par exemple de M. Karagatsis dans *Youghermann* (en grec), t. I, p. 183, 270, 406, 439, et t. II., p. 11 et 183, Estia, Athènes 1977, Thrassos Kastanakis, dans *La Race des hommes* (en grec), p. 54 et 218, Estia, Athènes 1932 et dans *Les Mystères de la grécité*, op. cit., p. 132, K. Politis, dans *Eroica* (en grec), p. 30, 52, 61, 64, 73, 76, 77, 122 et 146, Karavias, Athènes, s.d., dans *Bois de citronnier* (en grec), p. 11, 16, 26, 67, 71, 89, 93, 99 et 100, Ikaros, Athènes 1954 et dans *Ekati* (en grec), p. 205, 226 et 359, Hermis, Athènes 1985, A. Terzakis, *Enchaînés* (en grec), p. 88 et 339, Estia, Athènes s.d., Stelios Xefloudas dans *Les Cahiers de Pavlos Photinos*, op. cit., p. 41, 44, 48, 60-64, 79, 95, 114, 125, 132, 137-139 et dans *Symphonie intérieure*, op. cit., p. 55, 64, 92, 107, 109 et 122.

à apprendre le français et à s'exprimer et à vivre selon le mode français. L'aspect libéral de la France sera un peu terni par sa politique qui ne coïncidera pas toujours avec celle de la Grèce; mais elle continue à être considérée dans l'opinion publique grecque comme le pays le plus libéral où les droits de l'homme sont respectés. L'œuvre cosmopolite de Karagatsis, sensuelle de Kastanakis, préoccupée par le renouveau de l'hellénisme de Théotocas, antimilitariste de Myrivilis, et d'autres, nous offre cette image de la France, pays ouvert aux idées, pays où la raison règne.

A travers l'œuvre de ces auteurs ressort le mythe du français: individu intelligent, cultivé et civilisé, en principe bien habillé, toujours à la mode, aimant la bonne chair, le vin, les arts et la femme. Quant à la française, elle est le modèle de la coquetterie, cherchant les flatteries du sexe opposé, désirant de se faire distinguer des autres femmes, infidèle mais intelligente, chaleureuse et charmante, vrai démon sous les apparences d'un ange⁴².

Sur le plan politique, la France apparaît comme un pays modèle du régime républicain, un modèle de la république bourgeoise que la révolution bolchévique venait de lui enlever son prestige d'avant-garde des idées révolutionnaires. Cela n'empêcha pas la pensée et la littérature grecques de se développer à l'ombre des courants littéraires français, tout en les transformant selon les conditions locales et individuelles, courants que la bourgeoisie grecque, pour des raisons purement idéologiques, fut incapable de comprendre. La culture française, aménagée selon les exigences sociopolitiques de la bourgeoisie grecque et dénudée de tout souffle de liberté, ne put apporter aucune solution, le lendemain de la Ière guerre mondiale, qui pour la Grèce s'est terminée par une catastrophe. La contribution de la culture française se contenta à être une consolation, grâce à son humanisme, un humanisme dépassé par les conditions de vie, les intérêts des classes sociales et la nouvelle technologie. Ainsi l'esprit français s'allia au conservatisme grec et ce nouvel aspect créa au peuple grec l'opinion que la culture française convenait à la bourgeoisie ou à la rigueur à ceux qui s'intéressaient aux lettres et aux arts. Cette image a été formée par les événements de l'époque: les prestigieux progrès des états autoritaires, les crises gouvernementales de la fin de la IIIe République et la toute puissance commerciale de l'empire britannique.

Il est vrai que depuis la fin des hostilités de 1922, des raisons politiques,

42. Cet aspect nous le rencontrons, mis à part les romans déjà cités, dans ceux de K. Politis, *Bois de citronnier* (1930), *Ekati* (1933), *Eroica* (1938), de A. Terzakis, *Enchaînés* (1932), de Th. Kastanakis, *La Race des hommes* (1932), de M. Karagatsis, *Youghermann* (1940).

technologiques, économiques et culturelles avaient permis que des idéaux d'autres entités culturelles fassent leur entrée en Grèce, limitant l'influence française à un rôle purement intellectuel, rôle conservé même après la IIe guerre mondiale et toujours actif au bénéfice des deux pays amis.